



Grand entretien

THIERRY PAQUOT

“Nous ne cherchons pas assez à être heureux”

Un monde sans utopie est un monde condamné à mourir de froid, selon le philosophe. Laisser une place au rêve, réconcilier l'individu et l'« en-commun », écologiser les esprits... sont quelques-unes des pistes qu'il propose pour que tout un chacun soit plus heureux demain.

THIERRY PAQUOT

Né en 1952 à Saint-Denis, Thierry Paquot, est philosophe de l'urbain et essayiste. Professeur émérite de l'université, il est l'auteur d'une soixantaine d'ouvrages, dans lesquels il dénonce l'urbanisation de l'ère productiviste et propose des alter-architectures et des bio-régions au nom de l'écologie existentielle. Sur le thème de l'utopie, il a codirigé *Habiter l'utopie. Le Familistère Godin à Guise* (Éd. de la Villette, 1982 et 2004), écrit *Utopie ou l'idéal piégé* (Hatier, 1996), *Utopies et utopistes* (La Découverte, 2007) et *Lettres à Thomas More sur son utopie (et celles qui nous manquent)* (La Découverte, 2016).

Nombre d'institutions qui nous font la vie plus douce, comme les crèches ou le crédit populaire, ont été inventées par des utopistes. La préexistence d'une utopie est-elle indispensable aux progrès de l'histoire ?

Thomas More (1478-1535), homme politique anglais, inventeur du terme « utopie », n'a pu s'inspirer d'utopies préexistantes puisque le mot même n'existait pas. Toutefois, c'est en réaction aux iniquités de son temps, avec l'enclosure des terres qui chasse les paysans pauvres sur les routes de la ville, qu'il préconise la suppression de la propriété, tout comme il imagine la disparition de la monnaie afin de contrer la spéculation des uns et la thésaurisation des autres. La fin du XV^e siècle et le début du XVI^e siècle connaissent des disettes récurrentes, aussi, le mythe du pays de Cocagne, où les rivières sont de lait et de miel et le gibier abondant, s'invite dans l'imaginaire populaire, sans que Thomas More en fasse état. Il préfère les écrits d'Amerigo Vespucci qui viennent de paraître et lui permettent d'inscrire ses propositions dans un ailleurs attractif. Du reste, la plupart des utopistes des siècles suivants se nourrissent des récits des voyageurs (ambassadeurs, missionnaires, marins, naturalistes...) tout en doutant de leur authenticité. Ce qu'ils cherchent est avant tout l'existence d'une autre société, exotique. Avec le productivisme, dans l'agriculture puis les manufactures, les utopistes dénoncent les méfaits de cette subordination aux machines, tout en imaginant l'association du capital, du travail et du talent. Les premières coopératives (de consommation comme de



production) naissent dans les années 1840 en Grande-Bretagne et viendront compléter les systèmes conçus par le théoricien français de « l'attraction passionnée » Charles Fourier (1772-1837) ou l'entrepreneur britannique Robert Owen (1771-1858).

Est-ce à dire que derrière chaque utopie il y a toujours un homme qui porte un projet ?

C'est ce que j'observe, surtout pour les utopies pratiquées qui reposent sur une forte personnalité, dont le charisme garantit la cohésion du groupe et la pureté des intentions. Celles-ci proviennent d'un rêve. Le philosophe Gaston Bachelard (1884-1962) expliquait que toute découverte scientifique avait été préalablement rêvée. Je généralise cette pensée à tous les domaines, tenez, par exemple, si on ne rêve pas le « Grand Paris », on ne peut le faire exister ; si on ne rêve pas une ville d'une grande habitabilité, elle ne voit jamais le jour. Sans ces rêves préalables, nous sommes condamnés à rester au niveau de l'administration des hommes et des choses.

Pour quelles raisons ? Quel est donc ce pouvoir si particulier du rêve ?

Le rêve chahute les limites habituelles et bouscule les normes. Il permet d'imaginer comment nous pourrions faire si nous ne respectons pas quelque chose qui, à l'évidence, ne marche pas mais que nous avons fini par admettre par la force de l'habitude, de la légalité, etc. À ce titre, le plus grand échec utopique est l'école. Tout le monde, durant sa scolarité, peut témoigner des dysfonctionnements de l'école : l'apprentissage y est difficile, la notation débile, le redoublement absurde, etc. Certes, quelques petites améliorations ont été apportées, mais à aucun moment le grand pas n'a été franchi pour s'inspirer des utopies dans ce domaine. Non pas pour rénover l'école mais pour la transformer de fond en comble. Cela ne s'est pas fait parce que si l'on commence à demander l'avis des enfants pour la vie scolaire, pourquoi ne pas les consulter sur leur famille, leur ville, la nature environnante ? La psychopédiatre Françoise Dolto (1908-1988) considérait qu'un enfant pouvait divorcer de ses parents pour incompatibilité d'humeur ! De même, elle lui attribuait le droit de vote à 12 ans. Ces remarques de bons sens sont restées lettres mortes.

Les communistes comme les catholiques ont revendiqué l'héritage de Thomas More. L'utopie transcende-t-elle les clivages ?

Quand Thomas More utilise le mot communisme, ce n'est évidemment pas du tout dans le même sens que celui que nous lui connaissons depuis le XIX^e siècle avec

Marx et, par la suite, les révolutions dites communistes du XX^e siècle. Le communisme de Thomas More s'apparente à la fois à *la République* de Platon et aux premiers chrétiens, il vise un partage égalitaire, l'absence de propriété privée. Cet idéal est présent dans le monachisme, celui qui épouse la règle du monastère lui donne sa fortune. Par ailleurs, comme Thomas More a défendu le pape contre Luther et contre Henri VIII, il est devenu une personnalité catholique évidemment forte. Il sera même décapité en 1535 pour cette raison. Il faudra attendre la fin du XIX^e siècle pour qu'on commence à s'occuper de son cas, et il faudra la célébration des 400 ans de sa mort, en 1935, pour qu'il soit canonisé et devienne saint.

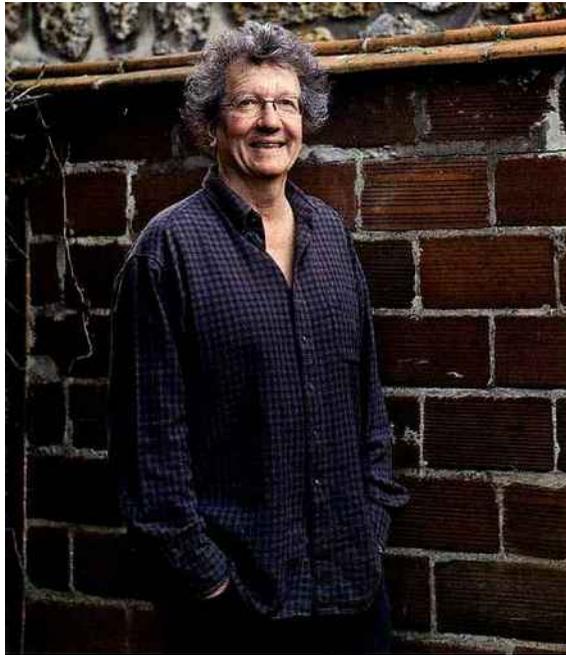
Le communisme, quant à lui, a également revendiqué son héritage. À partir de l'Internationale communiste, toute une histoire est peu à peu élaborée pour montrer que, dans le passé, des formes de contestations révolutionnaires ont bien eu lieu. Pour cela, on va donc chercher les précurseurs du communisme ; ceux qui, avant Marx et Engels, ont anticipé, analysé ou proposé des choses qui s'apparentent idéologiquement à cette vision de la lutte des classes et du changement de société. *L'Utopie* sonne comme un texte révolutionnaire. C'est ainsi qu'un soviet d'usine va s'appeler le « soviet Thomas More » au début de la révolution bolchevique, et que des statues le représenteront, du moins jusqu'à sa canonisation, avant qu'il devienne un « agent » du Vatican !

Quelles caractéristiques de l'île Utopia sont transposables aujourd'hui ?

Plusieurs. Je commencerais par le temps de travail qui est de six heures par jour dans le récit de Thomas More. Nous pourrions nous en inspirer, peut-être même en le réduisant encore. Ainsi, chacun d'entre nous effectuerait un travail pour le bien de la cité : 2 heures par semaine, par exemple, à côté de son travail qui, lui, verrait son temps considérablement réduit. Cette organisation qui combine la préoccupation collective et la réalisation de soi me semble être une bonne idée. La deuxième chose touche à la consommation. Comme Thomas More a exclu la monnaie de son récit, chaque utopien entre dans une boutique, prend ce qu'il veut et s'en va sans rien payer. Je crois que nous pourrions l'imaginer s'il existait un système fiscal (que More n'aborde pas) juste et efficace. Mais pour cela, il faudrait que les multinationales comme Total ou Amazon paient des impôts. On en est loin.

Enfin, à propos de la religion, nous pourrions nous en inspirer, même si More ignore tout de la laïcité et plus encore de l'athéisme. Il met en avant le principe de tolérance et considère que l'être humain doit croire, peu importe en qui : en plusieurs dieux, en un dieu, en un dieu des animaux, du soleil, etc. Alors qu'il est

Thomas More laisse entendre qu'une société qui n'humilie personne ne peut que vanter la diversité, aussi renonce-t-il à toute théocratie



lui-même catholique convaincu, il est d'une très grande ouverture d'esprit pour son époque et même par rapport à ce qu'il écrira par la suite. Or, cela fait sens pour nous aujourd'hui, car cette démarche laisse entendre qu'une société décente, qui n'humilie personne, ne peut que vanter la diversité, aussi renonce-t-il à toute théocratie.

L'utopie contemporaine ne s'est-elle pas muée en une myriade de rêves individualistes ?

Vous avez raison, et je suis souvent époustoufflé par l'originalité de ces nombreuses expérimentations sociales, pas toujours pérennes. Les films de Coline Serreau (*Solutions locales pour un désordre global*), de Marie-Monique Robin (*Qu'est-ce qu'on attend ?*) ou de Cyril Dion et Mélanie Laurent (*Demain*), pour n'évoquer que des réalisations françaises, en témoignent avec sympathie. Des petits groupes – souvent sans homogénéité politique – s'associent pour réaliser quelque chose de très simple parfois : un habitat collectif autogéré, une Amap (Association pour le maintien d'une agriculture paysanne) et lui assurer une survie dans un petit périmètre, un atelier de réparation et de recyclage, une école du compost, un jardin partagé, etc. Cela s'apparente à des poussières d'utopies en ceci qu'elles restent isolées et incomplètes. Mais comment ambitionner une alter-société dans son unité ? N'oublions pas que le « collectif » est trop souvent associé au « collectivisme » des utopies meurtrières se réclamant du communisme et n'a pas bonne presse. Quant à l'individualisme, totalement dévoyé par le consumérisme, il ne supporte pas la moindre intervention d'autrui. Réconcilier l'individu singulier et « l'en-commun » appartient à la culture utopique, il faut le faire savoir.

Le salafisme dans sa version actualisée par Daech est-il devenu la seule utopie alternative moderne ?

Les utopies sont toutes occidentales, elles n'ont pas d'équivalents dans la pensée orientale ou dans le monde musulman. Pour moi, le salafisme n'est pas une utopie

mais une interprétation stricte de l'islam, une version rigoriste qui se présente comme la seule pure de toute altération. C'est au contraire un acte de soumission (le mot « musulman » signifie soumission) à un ordre théocratique qui règle tous les aspects de la vie du croyant. On est loin de la tolérance religieuse de Thomas More. Celui-ci aurait été outré par les prêches récents sur comment battre sa femme selon les règles islamiques !

Au moment où notre capacité d'innovation n'a jamais été aussi fructueuse, elle suscite scepticisme, inquiétude et méfiance. Pourquoi l'imaginaire est-il tant discrédité ?

Pour au moins trois raisons. La première est la non-réussite manifeste d'une quelconque utopie que nous pourrions populariser. Nous n'avons pas d'exemple réalisé à mettre en avant. Le Familistère de Godin à Guise en est une forme que certains considèrent comme imparfaite et réformiste. Ensuite, beaucoup d'utopies sont devenues des dystopies. Les communismes soviétique, chinois, vietnamien, nord-coréen, cubain affichaient des velléités de liberté, de décolonisation accélérée et de résolution des grandes « contradictions du capitalisme » : travail manuel-intellectuel, ville-campagne, homme-femme. Or, ils ont échoué. Ce sont des totalitarismes aux mains rouges de sang qui ont discrédité toute référence à l'utopie. Le troisième point est la disparition de « l'ailleurs ». Depuis la fin du XIX^e siècle, le moindre mètre carré de la terre est cartographié, mesuré, nommé, « touristique ». C'est pourquoi l'utopie a disparu comme genre littéraire pour être remplacée par la science-fiction qui, elle, a inventé d'autres ailleurs : la Lune, Mars, des galaxies inconnues...

Un monde sans utopie est-il un monde où l'on s'ennuie ?

C'est un monde où l'on est quasiment mort. Un monde de la routine, de la répétition, de loisirs à consommer et d'absence de créativité. J'aime paraphraser le poète Saint-Pol-Roux (1861-1940) pour qui « une société sans légende est condamnée à mourir de froid ». Aussi, selon moi, un monde sans utopie est un monde condamné à mourir de froid. Je pense qu'il faut se réchauffer les cœurs par l'imagination qui invente des utopies et, si possible, les expérimenter.

La politique offre-t-elle encore des réponses à nos envies d'utopie ?

Non. Je considère l'écologie comme le terreau des utopies, un terreau méthodologique (« méthode » du grec *meta* « après, au-delà » et *hodos*, « chemin, voie »). Marcher sur le chemin du connaître, revient à privilégier le processus, la transversalité et les interrelations. Si l'on adopte cette méthode, tous les organigrammes thématiques des municipalités et des gouvernements sont modifiés (plus de ministère de ceci ou de cela...) et l'intelligence collective est alors exaltée au point



de rompre avec le bipartisme droite-gauche hérité du productivisme. Il s'agit d'écologiser notre esprit, pour reprendre l'expression d'Edgar Morin. Opérer une telle révolution mentale ne va pas de soi.

Y a-t-il urgence à « décrire un demain souhaitable » ?

Je le pensais il y a longtemps. À présent, je ne crois plus à l'« idéal » et je pense même qu'il faut se débarrasser d'une telle notion, qui s'accorde si bien à l'idéologie de la performance, du progrès, du contrôle et qui conduit à l'humain augmenté. Peut-être devons-nous enrichir l'universalisme au point d'en faire un « pluriversalisme » ? Cela dit, c'est extrêmement compliqué puisqu'il nous faut simultanément désoccidentaliser notre esprit et l'écologiser. Nous pourrions pour cela miser sur des expérimentations politiques, sociales, sexuelles, etc. qui nous permettraient d'atteindre un seul objectif : l'autonomie du sujet. Le but final d'une révolution est que chacun et tous soient plus heureux. Comment devient-on plus heureux ? En étant plus autonome, c'est-à-dire en dépendant moins d'un système hiérarchique qui peut nous offenser, nous humilier et nous annihiler. Davantage d'autonomie, voilà le mot d'ordre ! Il signifie casser les hiérarchies et valoriser la diversité. Or, là, on affronte les pouvoirs : économique, militaire, religieux, médical, scolaire... Si vous dites : « faisons en sorte que la loi soit plus aisée à appliquer, que l'automédication se généralise, que l'on s'instruise tout au long de la vie », cela signifie que, tout d'un coup, plus aucune profession ne cadenasait un savoir à son avantage et ne devient, selon le mot du penseur de l'écologie politique Ivan Illich (1926-2002), « mutilante ». Pour qu'il y ait autonomie, il faut donc du partage et de la générosité. La devise n'est donc plus « liberté, égalité, fraternité » mais « générosité, diversité, équité ».

Pensez-vous qu'Internet et les réseaux sociaux soient un outil capable de porter de nouvelles utopies ?

Oui, la circulation de l'information accessible à tout le monde est essentielle. Toutefois, philosophiquement, l'être humain étant relationnel, il faut qu'il soit « avec » et « parmi ». Par le réseau social ou par le téléphone cellulaire il est « avec » mais pas « parmi ». C'est pour cette raison que tous ces mouvements se traduisent souvent par une revendication dans la rue, par la présence sur une place publique (Tahrir au Caire, Taksim à Istanbul, etc.), parce qu'il faut être « avec » et « parmi ». Je ne suis pas simplement « avec » par un réseau social ou en signant une pétition en ligne, mais parce que, à un moment donné, dans ma propre expérience personnelle, j'éprouve la nécessité d'être avec d'autres pour être mieux avec

moi-même. Il ne fait aucun doute qu'Internet peut aider à télescoper les espérances, à entremêler des désirs et même à révéler des choses que nous ne connaissions pas.

Quel est le plus grand défi à relever pour l'homme d'aujourd'hui ?

Celui d'habiter la terre. Habiter signifie être présent au monde et à autrui. Ce n'est donc pas simple. Pour habiter, il faut pouvoir nommer les choses qui nous environnent et qui font « monde ». Cela revient à aimer sa langue, à la respecter et à être gardien de son vocabulaire. Comme le disait très justement le poète André Breton (1896-1966), il nous faut être précautionneux sur l'usage des termes : ne pas dire « développement durable » car c'est un oxymore qui ne signifie rien, mais plutôt

Je pense qu'il faut se débarrasser de la notion d'idéal qui s'accorde si bien à l'idéologie de la performance, du progrès, du contrôle et qui conduit à l'humain augmenté

« préoccupation environnementale » ; ne pas parler d'« aménagement du territoire » mais de « ménagement du territoire ». Ce ne sont pas des fantaisies d'auteurs mais bel et bien des formes de convictions qui s'expriment par des mots en une gourmandise langagière. Par la langue, je peux donc habiter la terre puisque je suis en mesure de communiquer avec autrui et de le découvrir. Mais autrui n'est

pas seulement « l'autre à moi-même semblable », pour reprendre le philosophe Paul Ricoeur (1913-2005). C'est aussi l'autre irréductiblement étranger, inconnaissable, comme le vivant, par exemple. Comment dialoguer avec cet arbre, cette rivière, cet oiseau ? En poétisant l'attention, en magnifiant la disponibilité gratuite envers autrui, en soignant la terre et en respectant chacun dans ses temporalités et territorialités, réelles ou virtuelles.

L'utopiste est-il heureux ?

Bien sûr. Il peut être « intranquille » au sens de l'écrivain portugais Fernando Pessoa (1888-1935), mais pas inquiet. Le poète français Pierre Reverdy (1889-1960) expliquait que quand on a ouvert une fois les yeux, on ne peut plus dormir tranquille. C'est ça l'intranquillité : à un moment donné, on s'aperçoit que plein de choses vont mal. Des centrales nucléaires sont partout présentes et si jamais des accidents surviennent (ce qui est probable), ce sera catastrophique ; de même, des géologues prédisent des séismes dans des endroits où des mégapoles ont été édifiées. On parle à terme de l'effondrement d'Istanbul tout en continuant à y construire sans aucune règle. Quand on sait tout ça, on ne dort plus très bien. Mais d'un autre côté, dans sa propre vie personnelle, on essaie d'aller toujours vers plus de bonheur. Au fond, nous ne cherchons pas assez à être heureux. ■

*Propos recueillis par Chantal Cabé, journaliste à La Vie
Photos Jean-Luc Bertini pour La Vie*